



Philosophe du ciel et philosophe de la terre: Platon et Aristote, L'École d'Athènes, Raffaello Sanzio, 1509.

Science et transcendance

Le "platonisme inspiré"

L'idéalisme de Platon repose sur la distinction et l'opposition du sensible et de l'intelligible.

Chercher à connaître les idées, ou formes intelligibles, suppose de se détourner du sensible, principe de perturbation et dégradation ontique de l'être.

Une des leçons de la méditation sur la mort et le salut poursuivie dans le Phédon est, comme le reformulera Saint Augustin, de "mourir au sensible".

L'aspiration à l'intelligible dans la philosophie platonicienne

Dans le *Phédon*, Socrate fait le portrait du philosophe qui se détourne du sensible et témoigne ainsi qu'il est en quelque sorte étranger au monde :

« la préoccupation d'un tel homme n'est pas de se soucier du corps mais de s'en éloigner autant qu'il en est capable, et de se tourner vers l'âme. » (*Phédon*, 64 e, p. 213).

Il est en souci de l'intelligible et seule l'attention à son âme, seule la conversion philosophique, peuvent lui ouvrir le chemin dialectique des idées, pour « atteindre ce qui est » (*Phédon.*, 66 a, p. 216).

L'assignation à résidence

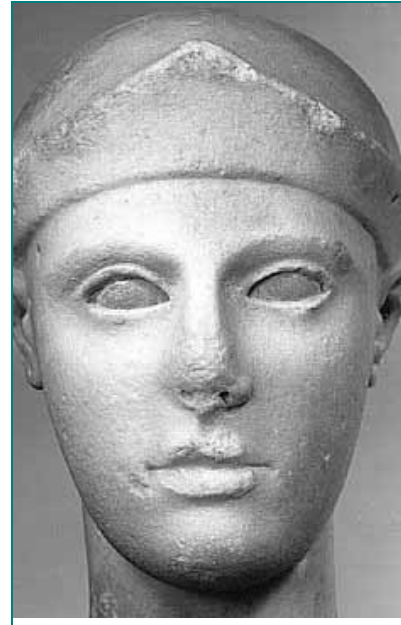
Pour désigner la condition humaine, Socrate cite une « formule que l'on prononce dans les Mystères » (qui peuvent ici désigner les cérémonies orphiques ou les doctrines secrètes des pythagoriciens) : « Nous les humains, nous sommes comme assignés à résidence, et nul ne doit s'affranchir lui-même de ces liens ni s'évader. » (*Phédon*, 62 b, p. 209)

Le corps-prison

Cette formule indique que l'âme est assignée à résidence dans le corps-prison qui l'empêche de penser ; voici, telle que la présente le *Phédon*, « l'opinion » des « philosophes authentiques », appliqués à la recherche du vrai :

« (...) tant que nous aurons le corps et qu'un mal de cette sorte restera mêlé à la pâte de notre âme, il est impossible que nous possédions jamais en suffisance ce à quoi nous aspirons et, nous l'affirmons, ce à quoi nous aspirons, c'est le vrai. Le corps en effet est pour nous source de mille affairments, car il est nécessaire de le nourrir ; en outre si des maladies surviennent, elles sont autant d'obstacles dans notre chasse à ce qui est. Désirs, appétits, peurs, simulacres en tout genre, futilités, il nous en remplit si bien que, comme on dit, pour de vrai et pour de bon, à cause de lui il ne nous sera jamais possible de penser, et sur rien. Prenons les guerres, les révolutions, les conflits : rien d'autre ne les suscite que le corps et ses appétits. Car toutes les guerres ont pour origine l'appropriation des richesses.

Or ces richesses c'est le corps qui nous force à les acquérir, c'est son service qui nous rend esclaves. Et c'est encore lui qui fait que nous n'avons jamais de temps libre pour la philosophie, à cause de toutes ces affaires. Mais le comble c'est que même s'il nous laisse du temps libre et que nous nous mettons à examiner un problème, le voilà qui débarque au milieu de nos recherches ; il est partout, il suscite tumulte et confusion, nous étourdissant si bien qu'à cause de lui nous sommes incapables de discerner le vrai. Pour nous la preuve est faite : si nous devons jamais purement savoir quelque chose, il faut que nous nous séparions de lui et que nous considérions avec l'âme elle-même les choses elles-mêmes. Alors, à ce qu'il semble, nous appartiendra enfin ce que nous désirons et ce dont nous affirmons que nous sommes amoureux : la pensée. Cela, une fois que nous aurons cessé de vivre, et non pas, -tel est le sens du raisonnement- de notre vivant. » (*Phédon*, 66 b-e, pp. 216-217).



Tête d'Athéna casquée dite "Athéna de Vogüé", vers 470-460 av. l'ère chrétienne,
© Musée du Louvre

Redescendre dans la caverne

Le philosophe se verra pourtant contraint de redescendre dans l'affairement de la vie publique, comme le prévoit l'enseignement de la dialectique lui-même : au livre VII de la République, Platon souligne en effet que, au terme de leur éducation, les dialecticiens, « quand ils auront vu le bien en soi, (...) s'en serviront comme d'un modèle pour régler la cité, les particuliers et eux-mêmes, chacun à son tour, pendant le reste de leur vie, consacrant à la philosophie la plus grande partie de leur temps, mais dès que leur tour est venu, affrontant les tracasseries de la politique et, prenant successivement le commandement, dans la seule vue du bien public, et moins comme un honneur que comme un devoir indispensable ; et après avoir ainsi formé sans cesse d'autres citoyens sur leur propre modèle pour les remplacer dans la garde de l'Etat, ils s'en iront habiter l'île des bienheureux. » (*La République*, livre VII, 540 b, p. 184.)

En les rappelant aux nécessités de la vie individuelle ou collective, le sensible signifie aux philosophes qu'il est un être dégradé, qui tend vers la déperdition et la dispersion et qu'il convient soit de fuir, soit de redresser.

Incarnation

Pour Emmanuel Lévinas, il en va tout autrement :

« Le corps n'est ni un obstacle opposé à l'âme, ni le tombeau qui l'emprisonne, mais ce par quoi le Soi est la susceptibilité même. Passivité extrême de "l'incarnation" -être exposé à la maladie, à la souffrance, à la mort, c'est être exposé à la compassion et, Soi, au don qui coûte. » (*Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, p. 139, note 12.)

Sources : Emmanuel Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, édition Martinus Nijhoff, 1978.
Platon, *La République*, livre VII, 540 b, traduction Emile Chambry, édition Les Belles Lettres, 1956.
Platon, *Phédon*, 64 e, traduction Monique Dixsaut, GF, 1991.